

## MUSETTE

Je n'ai échangé qu'un regard avec elle... C'était...

Je dois d'abord faire un effort de mémoire et retrouver la raison de ma présence sur cette avenue. En effet, depuis longtemps, j'évitais avec soin sa fréquentation et ne la franchissais plus. Il m'en coûtait parfois des kilomètres pour la contourner et rejoindre un endroit situé à quelques mètres au-delà de la frontière. Le terme "d'avenue" me semblait inadapté. N'évoque-t-il pas des promenades ombragées, de longues flâneries, des brasseries accueillantes, des bistrot animés à la terrasse desquels, au calme, on peut déguster une bière ou un café en lisant ou en bavardant ? Aujourd'hui encore, je ne sais comment la nommer. Saignée, voie, passage ? Saignée a une rudesse qui convient. Voie est archaïque. Passage m'agréerait si ce mot n'évoquait un endroit étroit, souvent pavé, où poussent des fleurs et de la vigne ou encore s'il ne rappelait une galerie couverte de larges plaques vitrées, bordée de vieilles librairies et de boutiques un peu fanées.

Il faut croire qu'un impératif urgent m'avait contraint à franchir "la ligne". Peut-être quelques cases cochées sur un avis glissé sous ma porte, m'avaient-elles averti qu'ayant eu le tort de m'absenter de mon domicile je devais réparer cette faute. Oui c'est cela. Je devais me rendre à un bureau de poste dont on me précisait le numéro et l'adresse. Il était hors de mes

limites, en pleine zone interdite, non loin du Lion de Belfort, en remontant vers Alésia.

C'est ainsi, que je passai la frontière.

Le vacarme régnait. De lourdes bouffées nauséabondes s'échappaient des moteurs surchauffés et s'insinuaient partout en nappes invisibles. Malgré la tentation des boutiques, les passants, assommés, asphyxiés, allongeaient le pas, retenaient leur respiration, bousculaient sans s'excuser ou se laissaient bousculer sans protester.

Je parvins à atteindre le bord opposé dans le laps de temps imposé par des feux chichement réglés et me retrouvai face au bureau de poste. Je ne me souvenais pas qu'il fût entouré de jardins. D'un côté une villa répondant au nom vieillot d'Adrienne, de l'autre un vaste domaine entourant un établissement public dont la spécialité porte le nom grinçant de gériatrie. On n'y entre que par effraction, au risque de se voir refouler énergiquement.

Perdu dans la file d'attente, mon regard indifférent, errait d'un panneau à l'autre, lorsque je la vis. Sa silhouette avait une élégance naturelle, soulignée par un long manteau de couleur vive, bleu ou vert, je ne me souviens plus. Je ne pouvais apercevoir son visage, perdu derrière un chignon, assemblage discret de mèches noires habilement tressées, retenues par un peigne ouvragé. Dès le premier regard j'ai perçu chez elle une fragilité et une souffrance que révélaient des gestes lents, une façon lasse de rentrer la tête dans les épaules pour se protéger. Sa main cramponnée au rebord lisse du comptoir blanchissait sous l'effort. L'employé, penché vers

elle, la fixait avec étonnement, sans prononcer une parole. Il avait à la main une lettre qu'elle n'osait saisir.

C'est alors que je sentis une pression sur mon bras. Une vieille dame me désignait le comptoir soudain libéré par une femme, rouge de colère. Elle prenait à témoin et menaçait. Le postier, impassible, m'invita à approcher. J'oubliai d'un coup ce qu'il se passait au guichet voisin et tendis ma convocation. Je sentis les battements de mon cœur s'accélérer lorsque l'employé sortit une lettre d'une boîte de carton et me la glissa. Je lus le nom de l'expéditeur et, relevant la tête, fis un sourire gêné au guichetier. Il y avait, me sembla-t-il, plus qu'une trace d'ironie dans ses yeux. Je m'éloignai avec soulagement.

Je m'apprêtais à lire ce courrier officiel, lorsque je la vis. Elle était à quelques pas, au-delà de la porte automatique, au milieu du trottoir, non loin de la vendeuse de journaux de rue. Je ne voyais d'elle que le chignon et le long manteau dont le col reflétait le soleil d'hiver. Elle lisait. Dans sa main gauche elle tenait une enveloppe. Elle était immobile, crispée, figée, refermée sur elle-même et la feuille qu'elle tenait dans la main droite était agitée de tremblements rapides.

La missive qui m'était adressée n'avait rien d'agréable. Un obscur correspondant officiel me réclamait une forte somme. Il n'avait pas daigné se faire connaître, ne m'envoyait aucun remerciement, n'ajoutait aucune formule de politesse et m'enjoignait d'obtempérer.

Je franchis les portes automatiques. Dehors un silence inhabituel régnait. Au lieu du grognement des moteurs, du crissement des pneus, des freinages angoissants et des motos pétaradantes, j'entendais la voix claire d'une petite fille demander à sa mère ce qu'il y avait là-bas. Son doigt tendu désignait la chaussée sur laquelle un groupe stationnait. La foule s'amassait. Les voitures étaient arrêtées. Des portières s'ouvraient. Sur les trottoirs, les passants cherchaient à comprendre et s'interpellaient à mi-voix. Je restais interdit, envahi par un calme étrange rompu soudain par les croassements insolites d'un vol de corbeaux.

Là où se trouvait la femme au chignon quelques instants auparavant se tenait maintenant un gaillard à casquette, mains sur les hanches, jambes écartées. Je la cherchai des yeux. C'était elle, là-bas. Même taille, même silhouette, même vêtement. Elle s'est retournée découvrant des traits fades, épais, vulgaires. Je constatai alors avec soulagement que les cheveux, remontés sur l'arrière du crâne, n'étaient pas retenus par un chignon mais par une de ces barrettes qu'on achète pour quelques francs dans les bazars.

Je me suis approché.

La mère, le visage brouillé par la curiosité et la peur, tirait son enfant. Mais la petite pleurait, suppliait... « J'ai tout vu... », me confia un homme à cheveux blancs. Des éclats de verre étaient éparpillés devant une voiture dont le museau arrogant mordait le passage piétons. A l'intérieur une femme, secouée par des sanglots convulsifs, cachait son visage.

Debout, tenant la portière d'une main, un homme pâle, les yeux exorbités, répétait : « Je n'ai rien pu faire... »

La femme au chignon était étendue sur le sol. Elle gisait sur le dos, les bras légèrement écartés. Ses vêtements n'étaient pas froissés. On ne voyait aucune trace de blessures. Seule une goutte de sang perlait à la commissure de ses lèvres. Sa main gauche serrait l'enveloppe grise. Elle ne se plaignait pas. Elle ouvrit doucement les yeux. Ils étaient clairs et je pus y lire douceur, lassitude et soulagement. Elle m'adressa un regard bref et intense puis referma les paupières. J'eus le temps de lire l'adieu. Elle mourut, les yeux dans les yeux d'un inconnu.

Je remarquais alors combien elle était belle...

Derrière moi, un homme commentait, sans colère : « ... Pour aller d'un bord à l'autre... vingt secondes peut-être et les voitures démarrent... il faut se hâter, sinon... » « Les jambes des vieillards sont trop faibles, celles des enfants sont trop petites... », ajouta une voix.

L'enfant tendit le bras vers le bas-côté, désigna un panneau, fixé non loin de là et lut à haute voix ces mots terribles : « Axe rouge » !

La main de la femme s'entrouvrit. Une feuille s'en échappa et vola jusqu'aux pieds d'une matrone, dont les yeux écarquillés se repaissaient du spectacle. Je me suis penché et ai essayé de lire, mais la foule ondulait, des vagues m'éloignaient.

On criait : « Poussez-vous... le SAMU... »

À ce moment une femme fendit la foule et s'écroula en larmes, sur le sol. Elle l'entoura de ses deux bras et hurla : « Musette... ne t'en vas pas... »

\*  
\* \*